Bulletin Météorologique.

Washington, D.C., 18 septembre—Beau temps pour la Louisiane—Température vendredi et samedi; vent d'ouest à frais du nord à est.

Le Sud, Foyer des Industries Modernes.

Quelle source de richesse pour un pays que l'huile de pétrole! Quel magnifique instrument de production et de consommation! Elle sort de suite creusée dans le sol pour lui laisser passage avec une telle abondance qu'on la croit inépuisable; et avec elle, les procédés d'extraction et de mise en œuvre sont si simples, si peu coûteux que, soit comme force motrice, soit comme combustible, elle laisse bien loin derrière elle tous les autres agents fournis par la nature où le génie de l'homme.

On sait avec quelle minutieuse attention, avec quelle parfaite exactitude, le Bureau des statistiques du Trésor, à Washington, suit du regard et constate dans une bulletine mensuelle les mouvements du commerce des huiles du Texas et les expéditions qui s'en font, soit sur les côtes du Golfe, soit sur les côtes de l'Atlantique, soit à l'étranger, dans la vieille Europe.

Ces expéditions sont devenues d'autant plus fréquentes, d'autant plus considérables, que l'on tend, tous les jours davantage, à se passer du charbon, dont l'extraction est beaucoup plus coûteuse et beaucoup plus périlleuse.

On sente étonné quand on parcourt du regard ces tableaux et l'on se fait difficilement idée du mouvement qui se produit dans le commerce. Ainsi il a été expédié rien qu'à la Nouvelle-Orléans dans un seul mois, le mois de juillet de cette année, 4,287,978 gallons d'huile. Le total des expéditions à destination soit du Sud, soit du Nord, soit de l'étranger s'est élevé, dans le même mois à 18,584,715 gallons.

Le total général pour les mois de mai, juin et juillet a été de 35,326,965 gallons.

Ajoutons qu'il ne s'agit ici que des expéditions par eau. Celles qui ont eu lieu par terre, par chemins de fer, se sont élevées, en un peu plus d'un an, à 7,653,453 "barils". Nous insistons sur ce titre de baril, pour qu'on ne le confonde pas avec les nombres de gallons que nous avons mentionnés plus haut.

Tous ces chiffres prouvent éloquemment que, pour l'industrie manufacturière et l'industrie des transports, l'avenir appartient à la Nouvelle-Orléans, au Texas, au Sud-Ouest, puisqu'ils ont à leur disposition presqu'exclusive ces deux grands fondements de toute industrie moderne—le combustible et la force motrice.

Il est donc tout naturel que les incendies récents qui ont, un moment, menacé de destruction toutes ces richesses, aient provoqué parmi nous un si vif émoi.

Mais le danger est passé à l'heure qu'il est, et la fortune de ces bienheureuses régions est plus assurée que jamais.

Le Nord et le Centre de l'Union se redoublent vivement; ils voient avec terreur le commerce et l'industrie s'éloigner d'eux peu à peu et venir s'installer là où ils trouvent les conditions les plus avantageuses à leurs développements. C'est là une loi fatale à laquelle le Nord ne peut échapper, et le mécontentement est si patiemment accentué en notre faveur qu'il nous faudrait commettre une longue série de fautes énormes pour nous faire perdre la chance qui s'offre à nous de nous emparer de l'hégémonie, sinon politique, au moins économique de l'Union.

RÉCIPROCITÉ

ENTRE

La France et les Etats-Unis.

Il a paru hier matin dans les journaux une courte note intéressante dépêche, qui a été, sans aucun doute, soumise avec satisfaction par nos lecteurs.

On sait que, en 1899, il a été conclu, au moins provisoirement, une convention commerciale qui établit la réciprocité entre les deux républiques des Etats-Unis et de la France. Cette convention n'a pas encore été ratifiée par les deux gouvernements, mais elle le sera certainement bientôt, et les deux cabinets de l'Elysée et de la Maison Blanche viennent de s'entendre en vue de prolonger d'un an les délais fixés pour cette ratification.

On ne peut qu'approuver hautement cette résolution des deux républiques-sœurs, non pas seulement parce qu'il existe entr'elles des liens étroits basés sur les plus glorieux souvenirs et sur la similitude des institutions, mais aussi et surtout, parce qu'ici la réciprocité repose sur l'harmonie et la mutualité des intérêts.

Il ne s'agit nullement ici, d'une réciprocité mensongère comme celle que l'on vise à Washington avec Cuba et qui ne peut profiter à l'un des deux pays sans nuire à l'autre. Entre la France et l'Union, les intérêts ne se heurtent presque nulle part, parce que les industries et les produits ne sont pas les mêmes et ne se font pas une malveuse concurrence. Certains articles français peuvent aisément pénétrer dans l'Union sans provoquer de protestation comme certains produits de l'Union s'introduire de l'autre côté de l'Atlantique sans nuire à la France. Dans de pareilles conditions, les deux parties intéressées peuvent se prêter un mutuel appui au lieu de se contrecarrer et de se paralyser l'une l'autre. C'est ainsi que doit s'entendre et se pratiquer la réciprocité. Si, au lieu de s'appuyer sur la mutualité, elle ne fait qu'engendrer entre les diverses contrées des hostilités sourdes, il n'en peut résulter que gêne pour les populations qui souffrent et stagnation pour les industries qui se font la guerre. C'est pour cela que nous voyons avec plaisir s'établir la réciprocité entre les deux républiques sœurs; elle doit être forcément profitable aux deux pays.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

UNE IDÉE

—DU—

"Daily Advocate"

Le journal "Advocate", de Baton Rouge, organe officiel de l'Etat, vient de lancer en l'air une idée qui semble extrêmement heureuse et mérite d'être méditée et mise en application. Il propose, moyennant une dépense annuelle de $50,000, de résoudre victorieusement le problème considéré jusqu'ici comme à peu près insoluble de l'éducation en Louisiane. Il propose, au moyen d'une indemnité de bons, de couvrir tout le sol de l'Etat d'écoles publiques d'un style moderne, tout en y comprenant l'Université d'Etat, l'Ecole Normale d'Etat et l'Université de couleur.

Nous ne pouvons entrer pour le moment dans tous les détails de ce plan, mais il semble fort ingénieux et d'une mise en application facile.

On sait qu'au point de vue financier, l'Etat jouit d'une rare prospérité.

L'état de sa dette lui permet d'émettre des bons qui porteraient intérêt de trois pour cent et seraient remboursable en quarante ans.

Il faut pour mettre le plan à exécution l'intervention de la législature qui se fera un devoir de voter la loi nécessaire, à sa prochaine session.

Il est certain que la mise à exécution d'un pareil plan, devant produire à si peu de frais d'aussi glorieux résultats, serait le plus grand honneur à la Louisiane et spécialement à notre administration d'Etat.

Nous reviendrons plus tard sur le projet qui nous paraît de nature à intéresser les amis du progrès et les partisans de l'éducation qui sont si nombreux en Louisiane.

Nous ne pouvons que féliciter notre excellent confrère, "l'Advocate," de cette noble initiative qui fait le plus grand honneur à la Presse du Sud.

LES

Trois Devoirs.

Vous soupirez—me dit le vieillard—et vous vous plaignez de ce que, chaque été, vos vacances ne vous profitent pas, ne vous servent de rien, que vous n'en retirez aucun bénéfice, physique ou moral, et que, même après plusieurs mois de fiévreux séjour à la mer, aux champs ou sur la montagne, vous rentrez dans votre Paris annuel, sous le linceul de brume de la fête des Morts, aussi las et découragé qu'avant le départ. C'est votre faute. Vous omettez de faire "vos devoirs de vacances". Tout âge a les siens. Vous avez des devoirs de vacances à remplir, très importants. Ils sont au nombre de trois.

Le premier, c'est de "redevenir enfant".

On n'est homme, vraiment homme, qu'à cette condition, de temps à autre, de se résoudre à l'oublier. *Esto vir; esto puer.*

Henri le Béarnais ne fut un grand Roi que parce qu'il savait, à certaines heures, se mettre à quatre pattes et se laisser chevaucher par les plus aimés et les plus petits de ses sujets. Rien n'est aussi fécond en heureux résultats que ce rajeunissement volontaire.

Ne m'objectez pas que l'entreprise est difficile—pour ne pas dire impossible—que l'on ne se "juvénilise" pas plus, à son gré, l'esprit et le cœur que le visage. Il est très aisé de faire aux pays d'Hier matin cette jolie excursion en arrière que je conseille. C'est le partie de plaisir la plus attachante et la moins coûteuse, d'où l'on revient chargé de bouquets d'impressions.

Brusquement s'intéressant, tourner le dos à l'avenir et rétrograder vers son passé, redescendre jusqu'aux barreaux du bas de l'échelle branlante dont on occupe déjà le milieu ou le haut, s'appliquer à redevenir le petit être naïf dans, d'ardeur joyeuse, curieuse, ingénue et tendre, que nous étions à une époque si courte, qui nous paraissait si longue! Apporter aux choses l'entrain neuf et le goût d'une intelligence aux vivacités en éveil, toutes frémissantes; écarquiller à nouveaux les yeux, comme si l'on n'avait jamais rien vu; ne plus savoir ce qu'on sait, c'est-à-dire qu'on ne sait rien; détendre ses nerfs, déplisser son front, chasser les graves pensées d'intérêt, les nobles calculs d'affaires et d'argent; suspendre ses haines, reculer ses amours, donner congé pour trois mois à ses ambitions, dépouiller le vieil homme affaireux des villes, et se dire, s'enfoncer la tête la première dans le tas de foin grisant et doux, dans les meules de ses anciennes années... voilà un simple effort qui déjà donne un centuple en récompense, un acte d'humilité dont on a le droit de s'estimer fier.

Et la meilleure manière de se rajeunir à fond, c'est de vivre le plus possible avec les enfants—les vacances en sont pleines!—de les aimer, de les étudier, d'être leurs élèves en nous en constituant les maîtres, de se baisser jusqu'à eux au lieu de les vouloir hausser jusqu'à nous, de rire avec eux et comme eux de tout et de rien, de jouer leurs jeux, partager leurs maux soucis et leurs gros chagrins, et courir, s'asseoir par terre et se rouler dans l'herbe.... Il faut remettre notre grande enjambée, molle et incertaine, à la mesure de ces alertes et impatiente petits pas; percevoir le battement des cœurs rien qu'en tenant les mignonnes mains et avoir alors la sensation que c'est nous, redevenus bambins, qui posons notre menotte dans la robuste paume d'un frère aîné. De même aussi le collier de leurs bras à notre cou et le baiser de leurs lèvres toujours offertes, nous rappelleront le temps où nous étions prodigues de ces pures caresses.

Non! Vous n'imaginez pas les délices de ce pèlerinage à Notre-Dame de l'Enfance! Chaque année, je m'y entraîne avec une ferveur égale. Au sens exact du mot, je recommence ma vie, je me refais, au contact de cette jeunesse, une virginité momentanée et une âme que je crois toute fraîche. Un sang plus vif circule en moi. C'est le miracle de la transfusion. Avec mes petits cadets, je mène l'existence buissonnière, qui ne dure, hélas! que le temps des vacances; je coupe des badines, je sculpte des cannes et taille des sifflets, je construis des forteresses de terre et des châteaux de cartes, je souffle des bulles de savon, j'effeuille des pâquerettes, je pose un morceau de sucre sur le nez du chien, je verse du lait au chat dans la soucoupe et j'embrasse l'âne sur le front. Je relis les contes des fées et "Peau d'Ane", ou quelque chef d'œuvre, naïs et divin, de la Bibliothèque rose. S'il pleut, je me fais exprès mouiller, tête nue, et nous rentrons nous sécher à la cuisine, où flamboient les casseroles de pourpre et d'or.

Le soir, après dîner, je raconte avec courage des histoires de voleurs, et la nuit tombe à peine que je tombe ému, à l'heure grise du marchand de sable.

—Le second devoir?

—"Regarder hors de soi." Mener une vie extérieure.

L'obligation où nous sommes, presque tous, de pensionner dans l'atmosphère desséchante des cités les trois quarts de notre temps, ne nous laisse que peu d'heures à consacrer à la nature. Utilisons et embellissons pleine mais ces rapides loisirs. La nature est le remède et le refuge. Elle ne trompe pas, ne ment pas, elle écoute les confidences, les cris et les plaintes de l'homme, garde ses secrets et sèche ses pleurs aussi vite que la pluie et la rosée; elle le berce, l'apaise, l'endort et le console. Elle développe et nourrit en lui la puissante et régénératrice faculté d'admirer. Tant qu'on admire, on croit, on espère on est heureux. Or admirer la nature c'est forcément l'aimer, et l'aimer d'une façon toute particulière et privilégiée, l'aimer du plus égoïste et du plus facile et du moins fatigant des amours, celui qui consiste à ne rien donner et à tout recevoir. A ceux qui l'aiment, la nature se livre entière, sans se faire payer.

Gratis, elle prodigue à ses fervents les plus pures, les plus extraordinaires félicités esthétiques, les plus magnifiques spectacles et les plus harmonieux concerts. Elle nous rassasie, nous abreuve, nous sature, nous inonde et nous accable de beauté. Elle nous ouvre à deux battants les bois qui sont ses églises, les forêts qui sont ses cathédrales avec leurs nefs, leur transept, leurs autels de granit, leurs tapis de prières en mousses, leurs vitraux en bleu de ciel dans l'ogive des branches, les grandes orgues du vent dans les futaies. Elle dresse pour nous la montagne, permanent hosannah! immuable et visible "excelsior," les pics neigeux, où tournoient les aigles de l'inspiration, et elle déroule jusqu'aux plus extrêmes limites de l'horizon la vaste mer, la flaque d'infini qui embarque la pensée, prisonnière au port, pour les lointains et fabuleux voyages.

D'elle, de la nature, tout est vivifiant, merveilleux, pittoresque et suave; les tableaux animés de ses aurores et de ses couchants, les rochers qui sont ses statues, le panorama—sans cesse renouvelé par les saisons—de ses campagnes, le plain chant de ses aquilons à travers les pins, le murmure de ses sources, les Pyramides et les Parthénons de ses nuages, le remous vermeil de ses blés, l'odeur de toutes ses odeurs, le parfum spécial émané de tous ses parfums. Approchons-nous. Elle fournit de tout: du grandiose et du familier, du majestueux et de l'aimable. Feuilletons à tout instant le passionnant et miraculeux atlas peint des sept couleurs, et penchons-nous sur les cartes. Etudions le sol et le cours de l'eau, ou plutôt, non, n'étudions pas; regardons, contemplons, promenons-nous en joie dans le Jardin, dans ce qui nous reste encore du premier paradis, nous surprendrons la vie cachée de l'insecte et l'effort du germination du grain. Les nids vides et les nids pleins, la chenille et les papillons, l'étoile et le ver luisant nous diront les choses qui ne sont dans aucun dictionnaire.

C'est ici seulement, dans ce radieux livre d'images, dans cette édition de luxe inépuisable, qu'elles sont imprimées en caractère éternels. Si nous savons apprivoiser l'arbuste et le caillou, charmer la plante rampante et nous faire connaître du libre ramage, nous serons plus avancés et nous pénétrerons plus loin que les docteurs. Nous découvrirons la pensée intime des arbres, l'humeur particulière de chacun, la sévérité rococo du sapin, l'esprit cancrelat du houx, la robustesse élégante du bouleau, la majesté lénifiante du chêne et la raideur administrative du peuplier qui bordé les routes départementales.

Nous nous enivrerons de tous les bruits de la nature et surtout de ses innombrables silences, nuancés et plus divers que toutes les teintes, silence des prairies et des océans, des vallons et des sommets, silence du soir et de midi, de l'aube et du crépuscule, et silence des nuits de voie lactée. Nous lirons la chiromancie de la feuille, nous saisirons le furtif dialogue de l'abeille et de l'oiseau, nous prendrons de la fourmi une leçon de prévoyance et nous suivrons le cours de dentelle de l'araignée. Notre esprit accompagnera le vol de l'alouette dans la lumière du l'idéal et redescendra dans le sillon vénérer la patience du bœuf, et nous bénirons tant de la rose, jusqu'au coup de grille de son épine.

Avec une attendrissante gratitude, nous observerons aussi que la Nature est de bonté si rayonnante et si contagieuse qu'elle empreint et pare de noblesse tout ce que l'approche et vit d'elle, et que les deux plus magnifiques gestes de l'homme sont ceux de Semeur et du Faucheur, les gestes de Vie et de Mort.

Et quand, après avoir bu son air limpide et ses eaux cristallines, et baigné, comme en une chevelure de femme, notre visage en feu dans ses feuilles et ses tiges flottantes, il nous arrivera de nous étendre à terre pour goûter l'ombre et le repos, après tant de sereines et accablantes émotions, c'est avec une voluptueuse et reconnaissante tendresse que nous nous coucherons ainsi sur elle, le plus près d'elle qu'il nous sera possible, comme si déjà nous voulions nous ensevelir vivants dans ses épaisses herbe d'oubli, qui recouvrira demain nos membres glacés. Nous essaierons, avant de mourir, de l'étreindre et de l'embrasser tout entière, cette chère et maternelle Nature; nulles lèvres goûteront de nos cœurs pour la mêlée rose, sensuelle sur notre joue, une feuille qui tombe humide, ou le bruissement de quelque invisible existence au bas d'une tige.

—Et le troisième devoir? lui demandai-je. Quel enfin?

—"Regarder en soi". Mener une vie intérieure.

L'année finit en réalité aux vacances. Nous récapitulerons dans le recueillement celle qui s'achève. Nous en établirons le bilan moral, les profits et pertes, le gain mal acquis. Il est étrange que jamais nul ne songe à balancer les comptes de son esprit et de son cœur, à additionner tout ce qui est marqué à la colonne des joies et tout ce qui est marqué à la colonne des tristesses.

Pourquoi cette omission? N'est-il pas nécessaire également de mettre en vis à vis tout le bien qu'on n'a pas fait et tout le mal qu'on a fait ou laissé faire? Ne doit-on pas rechercher la trace de ses repentirs passés et, fixer le poids de ses remords présents? vérifier ses impressions et ses souvenirs? opérer une savante et minutieuse visite de tout son matériel de route? s'enquérir si l'aiguille de la boussole continue de marquer franchement le Nord, là où vraiment il est? si rien n'est faussé dans les rouages de la Volonté? si le pur métal de la cloche d'avertissement qu'est la Conscience sonne toujours clair? Voilà le vrai "voyage autour de sa chambre".

Après être redevenu enfant, après avoir vu, avec les yeux du dehors, tout ce qui est beau, on verra forcément mieux, avec les yeux du dedans, tout ce qui est bien. Pour avoir pénétré le sens de l'Art dans la Nature, on approfondira mieux le sens de la Vie dans l'Humanité. Nous serons ainsi, doucement et insensiblement, conduits au problème de la fin de nos destinées. Le résoudrons nous? Peu importe. Il est résolu d'avance, malgré nous, en dehors de nous et sans nous. L'homme peut frétiller tant qu'il lui plaît, il est dans les mailles, il n'échappera pas aux filets de Dieu.

HENRI LAVEDAN
de l'Académie française.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

"Tim Murphy".

Nous voici en pleine saison des théâtres. Il était grand temps que le Tulane ouvrit ses portes. C'est ce qu'il fait dimanche soir.

Il a donc eu bel fait un excellent choix, celui de Tim Murphy, le fameux imitateur de jadis, devenu l'artiste sentimental par excellence, le meilleur peut-être de tous les acteurs de la scène américaine.

C'est donc Tim qui fait, cette année, les honneurs de l'ouverture du Tulane, entouré d'une compagnie d'élite.

Tim a, de son côté, fait choix pour la pièce de début de "Old Innocence", un de ses grands succès, et dans laquelle il joue le rôle de Jason Green, qui lui a valu tant de bravos et auquel il doit en grande partie la célébrité dont il jouit.

Tous les amateurs connaissent "Old Innocence", qui a porté longtemps le titre de "A Pair of Spectacles".

Un brave et honnête garçon devient triste, mécontent, il voit tout en noir; il cherche à tout ce qui se dit et se fait autour de lui, des motifs peu honorables, peu loyaux.

Il s'imagine que tout est changé dans le monde qui l'entoure. En réalité, il n'y a de changé que lui. Il s'en aperçoit enfin; il revient à de meilleurs sentiments: en d'autres termes, il jette là ses vieilles et tristes besicles et revoit de nouveau le monde sous son vrai jour.

Telle est la pièce que va nous donner dimanche le Tulane avec Tim Murphy qui a en cette circonstance, pour lui donner la réplique, l'excellente comédienne qui a nom Dorothy Sherrod. Le Tulane ne pouvait avoir la main plus heureuse.

THEATRE CRESCENT.

On sait la réputation dont jouit parmi nous "McFadden's Flats," comme bouffonnerie. Aussi la foule se rend-elle de confiance au Crescent, depuis dimanche. Autant de représentations, autant de salles combles.

Dimanche prochain, changement de spectacle. Première de la fameuse comédie fantastique "Devil's Auction," qui a fait longtemps la fortune des théâtres les plus populaires.

THEATRE AUDUBON.

"La Mizzoura", interprétée par l'excellente troupe Baldwin-Melville, a fait hier soir salle comble au théâtre Audubon. Aujourd'hui, matinée, ainsi que demain samedi, en attendant "Under Two Flags", qui doit passer dimanche, pour les

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 24 Commencé le 10 août 1902

LE ROI DES MILLIARDS

PAR HENRY GRÉVILLE.

XXXVI

LE WAGON DES DAMES.

Suite.

—Il me faut un autre manteau et un autre chapeau et je me ferai une autre coiffure quand je devrais me teindre les cheveux! Vous me trouverez cela, Harry. Mais un bon hôtel, d'abord.

Une minute après, munis de leurs billets de premières, ils passaient devant l'employé contrôleur, les lui remettaient et, sur le pavé noir, sous le ciel noir de Lille, ils montaient dans un fiacre. Le cocher connaissait les bon hôtels et choisit le meilleur pour les y conduire.

XXXVII

LILLE

Dans un cabinet particulier, lieu dont ses pieds franchissaient le seuil pour la première fois de sa vie, Zite épluchait une pêche pendant que son cousin, amusé, la regardait avec une certaine gaîté railleuse.

Elle leva les yeux sur lui.

—Qu'avez vous? dit-elle.

—J'admire votre sang-froid, répondit Harry avec candeur. Vous venez d'échapper au plus grand danger de votre vie, peut-être. Nous sommes sous le coup d'une arrestation possible—notez que je ne dis pas probable—et vous mangez des fruits avec la même tranquillité que jadis chez l'oncle Bruce....

—Ne parlez pas de l'oncle, fit Zite dont le beau visage maigri s'assombrit tout à coup. Il est des choses et des personnes auxquelles je ne veux pas songer. Que faisons nous?

—Nous continuons notre voyage. Je vais vous acheter un manteau et un chapeau.

—Une petite capote, dernier genre, avec une voilette. Je vais me faire des bandeaux à la Botticelli, et si M. d'Albremont me reconnaît, j'en serai bien étonnée, et lui aussi.

—Ça, déclara Harry, c'est une idée, comment dit-on: "di primo cartello", de premier ordre, en bon français. Attendez-moi. Dans une heure, au plus, je serai de retour, et avec un horaire.

—Je vais rester seule? fit Zite un peu effrayée. Dans le wagon des dames, cela ne m'a pas réussi.

—Croyez vous que cela eût mieux réussi s'il nous avait trouvés ensemble? demanda Saint-Mesmin. Rendez moi mon revolver; vous n'en avez pas besoin.

—Si l'on vient me déranger? Si l'on me force d'ouvrir?

Harry tira trois louis de sa poche et les montra à Zite.

—Voici d'excellents gardiens, dit-il; le garçon n'aura rien vu, rien entendu, les patrons non plus. Vous avez passé la nuit en voyage, vous dormez, vous êtes ma femme; quoi de plus?

—Ah! soupira Zite, rien de plus, assurément.

—Enfermez vous et n'ouvrez qu'à moi. Je vous dirai mon nom: Leslie. Ne vous endormez pas, surtout. S'il fallait faire venir un serrurier ou enfoncer la porte pour trouver la Belle au Bois dormant, nous manquerions le train.

—Nous repartons?

—Par une ligne de traverse, un petit chemin de fer d'intérêt local qui vous ennuiera profondément, car il ne va pas vite, mais sur lequel nous aurons peu de chances d'être poursuivis. Le danger, s'il existe, se présentera plus tard; mais nous avons le temps d'y songer—et d'y faire face. A tout à l'heure, Poussez le verrou, cousine.

Il disparut et Zite, allongée sur le canapé, songea au bonheur invraisemblable qui l'avait sauvée, autant qu'aux malheurs qui pouvaient encore l'atteindre.

Moins d'une heure après, Harry, de retour, grimpait quatre à quatre l'escalier de l'entresol. Il murmura le mot de passe convenu entre eux, et sa cousine le vit entrer, chargé d'objets divers à l'usage des dames.

—Voilà, dit-il. Le ciel m'avait évidemment créé pour habiller mes parentes. Ils voulaient, au magasin, m'encombrer de cartons; j'ai été forcé de les laisser faire, mais aussitôt assis dans le fiacre, j'ai dégainé ces armes de guerre et les voilà. Les cartons restent au cocher, en sus de son pourboire. Qu'avez-vous, Zite?

—Je pense, mon cousin, répondit-elle, les yeux pleins de larmes, que vous êtes le meilleur des hommes et que j'ai été bien coupable envers vous....

—Oh! si nous nous embarquons dans ces histoires, fit Harry en souriant, nous manquerons le train pour sûr, et voilà ce qu'il ne faut pas! Eh bien, cette coiffure? Vite, les bandeaux célestes, préraphaélites. Avez-vous un démêloir? Vous faut-il un coiffeur? Je n'ai jamais essayé, mais en m'appliquant je pourrais peut être.... Vous aviez une femme de chambre....

—Non, merci, cousin, fit Zite confuse, j'arrangerai cela toute seule. Il y a longtemps que je me sers moi même.

Instinctivement, il se tourna vers la fenêtre, pour la laisser se coiffer à l'aise. Deux ans auparavant, que n'eût-il pas donné pour obtenir la permission de plonger ses mains dans les ondes moirées de ce flot d'or! Et à présent, il n'y songeait plus que comme à une chose utile, peut-être indispensable, mais sûrement gênante.

Pauvre Zite, plus de femme de chambre! Quelle déchéance! Le cœur de Harry se serra à la pensée de cette descente qui devait la jeter dans un gouffre de privations quotidiennes, acceptées non sans colère secrète, mais sans apparente irritation.

—Harry, est-ce bien ainsi? dit Zite.

Il se retourna.

Oui, c'était bien ainsi, trop bien! Elle était encore plus belle qu'auparavant; elle semblait plus grande, moins terrestre. Il faudrait la bien cacher, car on la regarderait plus encore, ainsi coiffée.

—C'est parfait, trop parfait! dit-il. J'ai songé aux lunettes,—pas bleues, nous aurions l'air, vous et moi, des frères siamois, frère et sœur, nouvelle édition,—mais de simples verres blancs. Rien de pareil pour enlaidir une jolie femme. Essayez, et la voilette par-dessus.

Elle mit les lunettes, Harry laissa tomber ses bras d'un air résigné.

—Rien n'y fait, dit-il; ça vous change, c'est certain, mais ça ne vous enlaidit pas. Enfin, on fait ce qu'on peut, et personne ne saurait vous demander plus. Sommes-nous prêts? Ce manteau à carreaux brune et jaunâtres a-t-il l'air assez anglais? Et il vient tout droit de Londres. Le plomb de la douane y est encore attaché.

D'un coup de canif, il fit sauter cette marque d'origine, puis contempla l'objet de son ancienne flamme.

—Eh bien! tout cela vous sied à merveille: chapeau, lunettes, bandeaux, carreaux jaunâtres, tout est divin sur vous! C'est un vrai miracle, déclare l'heureux acheteur. Maintenant, il s'agit de sortir d'ici et de gagner la gare sans nous faire pincer. L'ennui, c'est cette salle en bas, pleine de gens qui mangent [illegible] de fourchette! On se nourrit à fond dans ce pays-ci!

Au bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la maison, il s'approcha de la fenêtre, et retint à grand'peine une exclamation désolée.

—Enfermez vous, Zite, dit-il d'une voix altérée. Je vais m'informer s'il n'y a pas une seconde sortie. Le restaurant est plein de monde, et vraiment vous êtes trop.... trop tout ce que vous voudrez, pour passer inaperçue. Le verrou derrière moi, et dépêchons.

Il disparut. Zite s'enferma, le cœur battant d'angoisse.

Ecartant le tulle du rideau, elle regarda dans la rue avec précaution. L'innocent stratagème de Saint Mesmin ne l'avait point trompée, Victorien était là, sur le trottoir, payant son cocher et se chamaillant avec lui au sujet du pourboire, suivant son habitude; c'était devenu chez lui presque une nécessité.

—Pourvu qu'ils ne se rencontrent pas! pensa la jeune femme; d'Albremont serait capable de le tuer.... et les apparences lui en donneraient le droit!

Elle resta frissonnante, appuyée contre la porte, prête à l'ouvrir au premier signal, prête aussi à la défendre de son corps, dévorée de terreurs et d'angoisses, et ne pouvant s'expliquer comment son mari, laissé en assez fâcheuse position deux heures auparavant dans le wagon